

dame, qui s'est éteinte à l'âge de quatre-vingt-six ans, logeait au palais d'Hampton-Court, où la reine lui avait donné des appartements. Elle était la mère du marquis de Hertford, plus connu sous le nom de lord Seymour, et qui, par ses excentricités, s'était fait une réputation européenne. C'est lui, entre autres plaisanteries, qui paria avec quelques-uns de ses amis d'offrir de véritables pièces de cinq francs au prix de deux francs, sans parvenir à en écouler une seule dans l'espace de deux heures.

Le noble lord se plaça, en effet, sur le Pont-Neuf, ayant devant lui une corbeille remplie de pièces de poids et de titre reconnus. Il les offrait à tout venant au prix convenu. Les passants, les curieux, prenaient la pièce, l'examinaient d'un air défilant, puis la rendaient, avec un sourire narquois, au marchand. Nul ne pouvait s'imaginer homme assez fou pour vendre des pièces de cent sous à moitié prix. Le lord gagna son pari, et le même soir, le café anglais retentissait des hurrahs de la noble compagnie.

Tandis que nous tenons l'armorial de la Grande-Bretagne, annonçons la conversion au catholicisme d'un de ses représentants les plus distingués, M. Godolphin Osborne, ministre anglican, fils de lord Osborne.

Enfin ! il est donc arrivé, non pas en excellent état, mais de fort méchante humeur. Qui donc ? Le phoque ! C'est de Dieppe, et dans un panier, qu'il nous vient. Le voyage avait tellement engourdi l'amphibie, qu'au moment de sa mise à l'eau dans l'aquarium marin, les spectateurs ont cru à quelque supercherie, à un phoque artificiel. Au bout de quelques instants, l'animal a plongé sous l'eau où il est resté trois heures entières, au déplaisir très-grand des curieux. Vers six heures, le phoque a daigné se montrer. Les collégiens et les bambins présents lui ont fait une ovation. Comme nous sommes partis à ce moment, nous ne pouvons dire s'il a prononcé le *speech* de rigueur. Espérons-le ! Savez-vous de quel nom les Parisiens l'ont baptisé ? *Désiré*.

L'aquarium d'eau douce, lui, se comporte beaucoup mieux. On y voit force brochets, carpes, tanches, barbillons, et une quantité d'œufs qu'avec un peu de patience l'on peut voir éclore et s'animer. Ce spectacle attire beaucoup la foule.

Comme, sans le vouloir, d'ailleurs, nous parcourons, au gré des événements, tous les degrés de l'échelle zoologique, n'oublions point les taureaux. Il paraît qu'une compagnie, voulant nous initier aux émotions des jeux renouvelés des cirques de l'antiquité, s'est adressée au ministre afin d'obtenir l'autorisation de donner à Paris trois ou quatre spectacles de ce genre tant en faveur à Madrid. Sur ce, M. le marquis de Ginestous, vice-président de la Société protectrice des animaux, a écrit, de son côté, au ministre, en faisant ressortir d'une façon fort juste la barbarie de ces jeux. Voici l'argument *ad taurum* du digne gentilhomme :

..... Permettez-moi d'ajouter, monsieur le ministre, que tous les esprits éclairés verraient avec un profond chagrin ces sanglantes tauromachies coïncider avec la magnifique fête de paix, de travail et de civilisation que l'Exposition de 1878 donne à l'Europe. Au moment même où tant de congrès qui resteront célèbres se réunissent tour à tour au Trocadéro pour étudier les moyens de hâter les progrès scientifiques ou moraux de l'humanité, n'y aurait-il pas contradiction inexplicable à laisser des industriels organiser des jeux cruels et repoussants, qu'aucune nécessité quelconque ne peut justifier jamais ?

Je doute que la voix d'un taureau, voix puissante cependant, eût opéré sur le ministre l'effet de celle de M. le marquis de Ginestous.

La musique, sous toutes ses formes, poursuit au Trocadéro le cours de ses succès. Concerts, auditions, concours, se suivent et ne se ressemblent pas. Le grand festival des musiques d'harmonie et fanfares civiles a admirablement réussi. Les 1,600 instrumentistes que je vous annonçais dans ma dernière correspondance ont fait merveille. La salle était comble. M. Guilmont a remporté un véritable triomphe. Cet artiste jouait avec accompagnement d'orchestre. Il a su mêler le

sacré et le profane, les airs du Pré-aux-Cleres et de Guillaume Tell à l'*Adelste Fideles*, en une série de variations si délicates ; la gavotte de la douzième sonate de Martini à d'autres morceaux graves, et cela, toujours au moyen de combinaisons rythmiques si savantes, que les applaudissements l'ont, à plusieurs reprises, forcé d'interrompre son exécution.

Voici qu'il nous va venir, dans quelques jours, des musiciens d'une espèce étrange. Quand je dis étrange, je parle non de leur mérite artistique qui est incontestable, reconnu, mais de la matière des instruments dont ils se servent. Ces virtuoses, Belges d'origine, ont formé, à Namur, une société célèbre connue dans le pays sous le nom de *Momerabour*. Tous ses membres portent le costume wallon du moyen-âge. Leurs instruments sont en carton, bien que leur orchestre n'en soit pas un de cette nature, car ils jouent avec une grande justesse et beaucoup d'expression, depuis les ouvertures à la Wagner jusqu'aux plus douces mélodies.

La devise de cette Société, philanthropique avant tout, est : *La carité po to* (la charité pour tous). Fondée depuis 1830, chaque année, elle organise dans les principales villes de Belgique de grands concerts pour les pauvres. Les Belges se rendent en masse à ces concerts, qui jouissent d'une grande vogue.

Cette année, les *Momerabour* ont choisi Paris pour y faire leur moisson charitable. Donc, à bientôt le compte-rendu de ce concert de carton.

Dimanche dernier, 113,000 personnes ont visité l'Exposition. Hier, lundi, 26 courant, le conseil des ministres a décidé de fixer au 31 octobre la date de la clôture de l'Exposition. Seulement, moyennant un prix spécial encore à déterminer, on délivrera pendant le déménagement des billets d'entrée. Ce sera l'Exposition en déshabillé.

Quant à la distribution des récompenses, le jour choisi a été reculé, et au lieu du 18 septembre, c'est le 28 octobre qu'aura lieu cette grande solennité.

Les congrès et les conférences ne discontinuent pas dans les salles du Trocadéro. Le congrès d'hygiène a tenu plusieurs séances intéressantes. Dans les unes, on s'est occupé des moyens de combattre le fléau de l'alcoolisme, des soins à donner aux nouveaux-nés ; dans les autres, de l'hygiène alimentaire, etc. Au cours de ces séances on a débattu la question suivante : si, dans certaines occasions, le chien pouvait servir à alimenter les populations affamées ? Question oiseuse en vérité. Quand les hommes auront des poulets à se mettre sous la dent, le chien n'aura rien à craindre. Le jour où les vivres manqueront, je conseille au chien de courir. Il ne faut pas avoir lu un chapitre de l'histoire des naufrages, pour supposer qu'un homme affamé respecterait même le terreneuve qui lui aurait sauvé dix fois la vie ! Ventre affamé n'a pas d'oreilles, messieurs du Congrès.

Mais il s'est traité dans les mêmes salles une question de salubrité publique, dont les débats justifient la résolution que la municipalité d'Hochelega prit, dans le temps, contre les agissements d'une certaine compagnie formée à Montréal. Il s'agit des engrais animaux.

Les ingénieurs de la ville de Paris ont créé, à quelque distance de la capitale, un vaste dépôt pour les fumiers et les eaux d'égoût. Les habitants du village de Genevilliers se sont plaints, et réclament à la préfecture de la Seine une forte indemnité pour les dégâts causés à leurs terres et les préjudices portés à la localité par ce foyer d'infection.

Au sein du congrès d'hygiène, M. Duverdy et les docteurs Delpech et Lagneaux ont soutenu la municipalité ; démontrant que, depuis les irrigations, les fièvres intermittentes avaient augmenté d'une manière sensible, et que l'endroit était devenu un vaste foyer d'insalubrité.

Le conseil municipal de Paris a déjà voté une somme considérable pour faire fermer les conduits à ciel-ouvert, et poser des tuyaux de drainage afin de parer aux inconvénients de l'infiltration des eaux

d'égoût. Tout cela en attendant le résultat du procès.

Ne quittons pas le Trocadéro sans entrer dans le pavillon que l'Égypte a élevé à son Exposition. C'est à droite, en allant au Champ-de-Mars, à côté de la ferme japonaise, que reverberent au soleil les deux grandes tours carrées, lourdes et massives, qui, de loin, appellent le visiteur. MM. Ferdinand de Lesseps, Ferdinand Barrot, Mariette-Bey, les deux derniers ingénieurs français au service du Kédivé et collaborateurs de M. de Lesseps dans son œuvre mémorable, sont les commissaires de cette partie de l'Orient.

Cette exposition se divise en deux classes : la partie historique et la partie agricole et industrielle. La première, représentée par des objets d'art, statues, tombeaux, inscriptions, momies, etc., comprend trois époques distinctes : celle des Pharaons jusqu'à la conquête grecque (collections de Boulaq), où figurent des spécimens vieux de six mille ans ; celle de la domination grecque et de la domination romaine ; enfin, celle de l'occupation de l'Égypte par les sectateurs de Mahomet. Il faudrait des volumes pour vous signaler les curiosités archéologiques de ces différentes époques ; cela rentre dans le domaine de l'histoire plutôt que dans la revue d'une exposition proprement dite. Nous nous occuperons ici de la partie industrielle, de la période moderne.

L'édifice qui renferme les produits de l'Égypte ressemble à toutes les constructions de l'Orient. À l'extérieur des murs blancs, épais, percés d'étroites ouvertures ; à l'intérieur, cour ombragée avec jets d'eau, et portiques autour des appartements. Le vestibule qui précède la cour est rempli de ces étoffes et de ces tissus précieux dans lesquels l'or et l'argent se marient d'une façon si pittoresque.

Le coton, une des richesses agricoles de l'Égypte, se voit là sous toutes ses formes, depuis la graine, l'arbuste, jusqu'au vêtement fait de sa bourre soyeuse.

Dans la cour intérieure se trouvent les nombreux échantillons des graines et plantes textiles du pays ; et, dans la salle de gauche, des notices explicatives, des chiffres, révélant le commerce auquel donnent lieu ces divers produits.

Ainsi, les matières tinctoriales donnent à l'exportation une somme annuelle de 23 millions de francs ; le bois, 9 millions ; la gomme, 12 millions ; les vins, 9 millions ; la cire et les peaux, 16 millions ; les produits animaux, 42 millions ; les produits minéraux, 45 millions ; les céréales et légumineuses, 111 millions ; les sucres, 115 millions, etc., etc.

On peut juger, par cette énumération, de la richesse de cette terre à laquelle le Nil, comme au temps de Joseph et de Moïse, apporte, chaque année, son limon fécondant.

Le riz, le blé sont représentés par toutes sortes de variétés. On remarque aussi des poteries, des tapis et des armes indigènes ; dans cette dernière collection, des flèches empoisonnées. Parmi les curiosités, un sac, sorte de gibecière en peau d'hippopotame brodé d'or, qui a appartenu au roi de Dahomey ; la casquette de Livingstone et un revolver de Stanley. Une collection d'instruments de musique des plus primitifs, parmi lesquels le *balafon*, le piano des Nubiens ; puis des *tamtams*, sortes de guitares, dont les cordes sont tendues sur une caisse taillée en forme de sabot.

Le Kédivé actuel, ayant aboli la traite des esclaves sur tout son territoire, a fait représenter en quatre grands dessins, à la manière noire, les scènes principales de ce honteux trafic.

Mais la partie vraiment attachante et instructive, c'est le plan en relief de l'isthme de Suez, de dimensions telles qu'il occupe tout le mur latéral d'une vaste et haute salle. Le port de Suez, sur la mer Rouge, ses longues jetées, les lacs amers, formant un vaste bassin, vers le milieu du canal ; le *Sérapiéum*, le lac *Timsah*, autre port intérieur, se détachent avec une netteté parfaite sur des plans diversement colorés ; le port Saïd, sur la

Méditerranée, ses bassins, ses môles, le canal d'eau douce, qui, après avoir servi à amener le matériel nécessaire aux premiers travaux, est aujourd'hui utilisé pour l'irrigation ; Alexandrie, le Caire, les Pyramides, que l'on voit profiler leur vives arêtes sous le bleu intense du ciel d'Orient, tout cela paraît en pleine lumière, aussi chaud de tons que dans un diorama.

Franchement, on passerait des heures à parcourir cet isthme, qui n'a pourtant que trente milles de largeur. Le jour où je me trouvais dans la salle, examinant, commodément assis sur une des banquettes, les accidents de ce paysage original, j'avais un voisin qui ne cessait de pousser des ah ! des ah ! admiratifs. Impatience de cet enthousiasme à jets continus :

— Qu'avez-vous donc, monsieur ! m'écriai-je finalement.

— C'est merveilleux, monsieur. Figurez-vous que j'ai traversé quatre fois consécutives l'isthme de Suez, et que je ne me doutais nullement de ce qu'il est. J'aperçois ici cent choses que je n'ai point vues !

— Vraiment !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

En effet, mon voisin avait raison. Une demi-heure d'étude dans cette salle vaut mieux pour la connaissance de la topographie du canal que cent traversées à bord d'un navire quelconque. Et lorsqu'on a la bonne fortune de se trouver là au jour où M. de Lesseps donne sa conférence, il ne reste plus, si l'on désire du nouveau en ce genre, qu'à étudier le percement de l'isthme de Panama.

Et maintenant, une gerbe de nouvelles glanées de-ci de-là.

M. le général Chanzy, gouverneur de l'Algérie, et sénateur, vient d'être nommé, par décret, grand-croix de la Légion d'honneur. C'est la plus haute dignité de l'Ordre. On commente beaucoup cette promotion, et quelques-uns disent que si le maréchal MacMahon se retirait, il recommanderait ce général comme son successeur.

L'abbé Trégaro, aumônier en chef de la marine, vient d'être mis à la retraite, à la suite de la décision de la commission du budget nommée par les deux Chambres, laquelle a supprimé ce poste.

Le général Tarbot, consul-général des États-Unis à Paris, vient de rentrer, sur sa demande, dans la vie privée. Son remplaçant est le général Fairchild, naguère consul à Liverpool.

Le comte d'Arnim, vous vous le rappelez, n'est-ce pas ? celui qui a eu tant d'histoires avec M. de Bismarck ; qui fut ambassadeur à Rome, puis jugé, condamné, emprisonné pour de soi-disant communications de papiers d'État. Eh ! bien, ce persécuté du chancelier vient d'acheter du comte Coloredo, au prix de \$300,000, une grande propriété noble située en Bohême, et conférant un siège à la Chambre des seigneurs de Vienne. Le comte, prétend-on, se ferait naturaliser Autrichien.

L'autre jour, à l'occasion de l'Exposition universelle, il s'est donné, au Grand-Hôtel, un banquet de deux cents couverts, dans lequel étaient réunis les chefs des principales imprimeries de France, de l'Europe et des États-Unis. Jamais banquet de cette sorte n'avait encore été donné. Il y a commencement à tout ; et l'impression de ce premier repas a dû être assez bonne pour se passer d'autre éprouve.

À ce propos, il y a eu dernièrement, à Berlin, une exposition publique de papier de tout genre. Une curiosité du catalogue, c'est d'y voir figurer le nom du comte de Bismarck comme associé de la maison Bernard-Böhrend, de Caslin et de Vartin. Cette maison produit annuellement 20,000 quintaux de papier, 12,500 quintaux de cellulose, et emploie 250 ouvriers. Si vous désirez savoir le peuple qui consomme le plus de papier, la statistique dressée par les soins de la commission vous dira que ce sont les États-Unis, usant chaque année un milliard soixante-dix millions de livres ; l'Allemagne compte pour quatre cent quatre-vingt-huit millions ; l'Angleterre, pour trois cent trente-six millions ; et la France, pour deux cent soixante-seize millions.